

# L'Aqueduc romain

## de la Bouillide à Antibes

---

Des deux principaux aqueducs desservant Antibes à l'époque romaine, seul celui de Fontvieille, restauré en 1785 par le Colonel d'Aguillon, Sous-Brigadier du Corps Royal du Génie, est complètement connu. Mais la faible altitude des sources utilisées (moins de 9 m.) ne permettait pas d'atteindre la partie haute de la cité, appelée à devenir citadelle au Bas-Empire. C'est là sans doute la raison essentielle qui incita les Romains à compléter l'alimentation en eau potable de la ville par le captage d'une source qui, située à plus de 10 km d'Antibes, présente encore dans son amenée quelques importants vestiges au caractère majestueux.

C'est à partir de ces jalons et en l'absence de tout document antérieur sur cet ouvrage qu'a été patiemment esquissé la reconstitution du tracé.

Pour une meilleure compréhension de cette étude il convient de rappeler d'abord quelques principes essentiels de construction des aqueducs romains tels qu'ils ont été exposés par Frontin, intendant des eaux de Rome, dans son *Commentaire sur les aqueducs* écrit vers l'an 97 de notre ère.

Ignorant à l'origine le principe du siphon (qui sera employé à Lyon et peut-être à Arles pour la traversée du Rhône) ou ne disposant pas de conduites suffisamment résistantes à la pression intérieure, les ingénieurs romains (*architecti*) devaient recourir à des ponts-aqueducs à une ou plusieurs arches pour le franchissement des vallées profondes ou même quelquefois atteindre pour le contourner le fond de la vallée sans interrompre la ligne de pente du canal.

D'autre part, le tracé présentait des sinuosités multipliées pour maintenir les hauteurs de charge nécessaires à une

amenée dans une cité, souvent éloignée du captage et comportant des parties élevées.

Enfin, les aqueducs étaient le plus souvent souterrains, non seulement pour conserver les eaux salubres et fraîches à l'abri de l'évaporation, mais encore pour éviter qu'ils ne fussent coupés par l'ennemi dans les pays récemment conquis où ne régnait pas encore la sécurité nécessaire.

L'aqueduc de la Bouillide répond à ces deux caractéristiques (tracé très sinueux et conduit souterrain). Elles suffisent à expliquer les difficultés que l'on éprouve à retrouver les vestiges d'un ouvrage que la végétation a progressivement recouvert au cours des âges.

C'est en bordure de la rive droite de la Bouillide, au pied du pont que franchit la route Antibes-Valbonne (G C 3 A) à 125 m. d'altitude environ que jaillit une source bouillonnante dont le débit plus important l'hiver que l'été n'a jamais été officiellement mesuré, mais peut être évalué, lors de la construction de l'aqueduc, de 50 à 80 litres seconde.

Au voisinage immédiat de la source apparaissent les premières traces du captage ancien, et il suffit d'emprunter vers l'aval le sentier cotoyant la rive droite de la Bouillide pour remarquer aussitôt les vestiges de l'aqueduc.

Précisons qu'il s'agit, comme pour l'aqueduc de Fontvieille restauré par d'Agnillon, d'un conduit souterrain à couverture en voûte, l'enduit utilisé pour assurer l'étanchéité étant composé d'un mélange de brique pilée, de gravier et de chaux vive.

Certaines parties du conduit, taillées à même le roc, mais dont la voûte a été détruite, sont visibles sur une assez grande longueur. La section, facilement mesurable sur plusieurs parties du tracé, donne une largeur moyenne de 45 cm et une profondeur identique, hauteur de voûte (25 cm) non comprise.

Cette section, compte tenu de la pente calculée sur plusieurs parties du parcours, permettrait de fixer le volume d'eau amené par l'aqueduc à 80 litres-seconde environ.

Après avoir été partiellement détruit et élargi pour alimenter le Moulin de la ferme Leguanaude occupée par les partisans huguenots à l'époque des guerres de Religion, l'aqueduc franchit par une brèche la partie la moins élevée

de la ligne de collines séparant le vallon de la Bouillide du cours du Figuret.

Ayant traversé ce petit cours d'eau après une pente très accusée, l'aqueduc contourne les 2 mamelons cotés 145,4 et 136,1 en franchissant le vallon très encaissé entre ces 2 collines par un petit pont à 1 arche (ouvrage N° 1). Il atteint ensuite, à proximité de la chapelle St Jean de Vallauris, les ouvrages les plus importants, franchissant la Valmasque par un pont à 2 arches (ouvrages N° 2) et son affluent par un pont à 4 arches partiellement détruit, d'une longueur de 70 m., environ et d'une hauteur maximum de 15 m., (ouvrage N° 3).

Le tracé se dirige ensuite en suivant la rive droite de la Valmasque entre les courbes de niveau 90 et 100 vers la ferme des Croutons où se trouvent les ruines d'un bassin de décantation (*contestae piscinae*) à double arcature construit en pierre de même appareil que les ouvrages précédents (ouvrage N° 4). Des substructions voisines marquent sans doute l'emplacement en ce point vital du réseau, du poste de garde habituel (*statio*).

L'aqueduc longe ensuite le dépôt d'ordures de la ville, pour atteindre au voisinage de la chapelle Saint-Claude le versant gauche du vallon de Laval, qu'il côtoie jusqu'à Antibes. Quelques vestiges sont encore apparents en bordure du chemin de St-Claude et de la route de Grasse jusqu'au quartier de la Pagane.

Il ne reste plus au delà aucune trace visible de nos jours. Toutefois les historiens de la Cité ont relevé en leur temps quelques jalons, permettant de poursuivre le tracé en direction de la citadelle romaine.

Mougins de Roquefort cité par Tisserand (*Histoire d'Antibes*, 1876) signale que « la construction de la voie ferrée » (1863) dans certains endroits de son passage « mis à jour » et détruit en même temps des traces du conduit souterrain ».

Arazy indique également (*Antiquités historiques de la Ville d'Antibes*, 1708) : « Il y a aussi une issue d'aqueduc sur le chemin Royal près du fossé à l'angle du Bastion de Guise, une autre à la demi-lune où l'on fait la Porte Royale et un troisième vestige dans la ville vers la citadelle, mais tout ceci va être bientôt supprimé par les nouvelles fortifications ».



La topographie des cartes anciennes confirme d'ailleurs le bien fondé des relevés effectués par ces auteurs.

Mais le problème terminal demeure. Quel était l'aboutissement de l'aqueduc de la Bouillide qui seul pouvait permettre de desservir les points les plus élevés de la cité romaine ?

Le Castelet vers lequel se dirigeait l'aqueduc était-il le *castellum divisorum*, château d'eau pour la distribution aux édifices publics et aux usagers privés ?

Trop de destructions ont marqué ce lieu pour que cette hypothèse puisse désormais être facilement vérifiée. C'est cependant la plus plausible car l'utilisation de la Tourraque (improbable *turris aquae* pour les toponymistes) ou de l'importante citerne contigue à la cathédrale soulève des problèmes d'ordre technique qui ne paraissent pas encore avoir été résolus à l'époque de la construction de l'aqueduc.

En l'absence de toute donnée épigraphique ou numismatique, seules les caractéristiques techniques de l'ouvrage peuvent permettre une évaluation très approximative de la date de la construction.

L'utilisation de siphons eût permis de réduire considérablement la longueur et l'importance de l'aqueduc ; or, comme ce procédé fut seulement utilisé en Gaule à partir du 1<sup>er</sup> siècle de l'ère chrétienne, faut-il en déduire que sa construction est antérieure à cette époque ?

D'autre part, l'édification des ouvrages est effectuée par un double parement en pierres de taille maçonnées, dont un blocage de cailloux et de mortier garnit l'intervalle. Les cubes de petit appareil assez irréguliers tendent à s'allonger et représentent 12×16 cm en moyenne.

L'analogie frappante avec les parements des murs d'enceinte de Fréjus permet de dater approximativement la construction de l'aqueduc au début du règne d'Auguste.

Le seul élément permettant d'évaluer l'époque où l'aqueduc cessa d'alimenter Antibes est l'épaisseur de 3 cm de la concrétion calcaire formée sur la paroi. Encore faudrait-il supposer que le degré hydrotimétrique de la source est demeuré constant au cours des âges.

Il est toutefois vraisemblable que l'aqueduc ne résista pas à la marée des Barbares et des Sarrasins qui déferla sur la

Provence, ni peut-être aux tremblements de terre qui ébranlèrent également la région dès le V<sup>e</sup> siècle.

Des monuments témoignant de la présence romaine à Antibes pendant plus de 5 siècles (temples, thermes, théâtre port) ne subsistent plus, en dehors des inscriptions précieusement recueillies au Musée Grimaldi, que des emplacements parfois même simplement présumés.

Seuls les aqueducs de Bouillide et de Fontvieille demeurent toujours visibles et le volume d'eau qu'ils pouvaient débiter, soit 14.000 m<sup>3</sup> environ par jour, permet d'évaluer la population de la cité sous la « paix romaine » au chiffre actuel de 25 à 30.000 âmes.

Aussi, comme l'exprimait avec beaucoup de justesse Frontin dans ses « Commentaires » l'œuvre des aqueducs reste encore dans l'ancien municipes d'Antibes, comme à Rome, « la manifestation la plus haute de la grandeur romaine ».

J. MARGUIER.

---